

Combattre le saccage capitaliste de la vie : Marx et l'écologie

Isabelle Garo

Merci beaucoup aux organisateurs et aux organisatrices pour leur invitation et plus encore pour ce Rassemblement des Glières. Rares sont les moments qui parviennent et donner vie à nos espoirs, et ici, pendant trois jours au moins, nos rêves sont bien vivants. Et c'est justement de cette vraie vie dont je voudrais parler.

Introduction

Je ne vais pas parler du marxisme en général, et je ne sais pas s'il faut le considérer comme un outil, au sens où la théorie serait quelque chose comme un marteau pour des usages qui lui resteraient extérieurs. En disant cela, je ne conteste pas le titre de la séance : "le marxisme comme outil des luttes écologiques", je le trouve pertinent, mais je voudrais l'aborder comme une question ouverte : la théorie "sert"-elle à quelque chose et si oui, à quoi ? Et quel est son rapport aux luttes aujourd'hui, luttes écologiques mais aussi féministes, antiracistes, antifascistes, décoloniales, lgbt+, etc. et anticapitalistes ? Et que nous apprennent en retour ces luttes, leurs réussites et leurs échecs ? Car théorie et pratique se nourrissent mutuellement et c'est bien ce que désigne le terme de politique, au vrai sens du terme : c'est-à-dire en vue d'une rupture radicale avec les logiques dominantes qui broient les humains et la nature.

Cette rupture ne peut exister qu'au présent, et non renvoyée aux calendes. Le plus évident est donc de partir des luttes. Et des luttes écologiques puisque tel est le thème de notre rencontre. Ces luttes existent, elles sont vigoureuses, novatrices, disséminées partout dans le monde. Parfois elles gagnent, souvent elles perdent, y compris même celles qui gagnent dans un premier temps, comme dans le cas de l'autoroute A69 par exemple, projet abandonné grâce aux mobilisations mais qui vient d'être relancé par une décision de justice. Et globalement, en dépit de leur importance bien réelle, ces luttes ne parviennent pas à infléchir vraiment la trajectoire mortifère du "capitalisme du désastre" contemporain, pour parler comme Naomi Klein.

En face, il y a les rejets croissants de CO2, le plastique dans les océans, la banquise qui fond à vue d'œil, l'autorisation des néonicotinoïdes tueurs d'abeilles, il y a l'explosion des cancers du pancréas et la casse des services publics. Faire la liste est impossible... Le problème est là : nous avons le diagnostic, nous avons même des alternatives assez précisément définies. Mais nous n'avons pas de stratégie à la hauteur, capable d'installer un rapport de force favorable pour rendre un changement de trajectoire possible (si l'on veut bien admettre que le discours officiel de la "transition écologique" est une fumisterie, qui pollue les têtes en plus de tout le reste).

La conséquence est que le capitalisme nous embarque dans sa trajectoire mortifère, qui va droit dans le mur en accélérant toujours plus. Face à l'ampleur des dégâts présents et à venir, les solutions locales, aussi

pertinentes soient-elles, ne suffisent pas. Et il y a urgence. Urgence environnementale mais urgence humaine aussi. C'est pourquoi je voudrais placer cette intervention sous le signe de la Palestine. Parce que ce qui s'y passe aujourd'hui - un génocide doublé d'un écocide - concerne notre humanité même, nos vies, et aussi la vie elle-même.

Dans un article publié sur le site de l'association *Greenpeace*, la chercheuse Farah Al Hattab écrivait dès juillet 2024 : "Nous assistons en direct à un génocide en cours qui entraîne également des conséquences désastreuses pour les écosystèmes et viole le droit de nombreuses personnes de vivre dans un environnement sain." Elle ajoutait : "Les émissions immédiates de carbone dues à la guerre sont stupéfiantes, avec une estimation moyenne de 536 410 tonnes de dioxyde de carbone au cours des 120 premiers jours de la guerre, dont 90 % sont attribuées aux bombardements aériens et à l'invasion israélienne terrestre de Gaza. Les bombardements intensifs ont entraîné des contaminations par des métaux lourds." Ces chiffres ont vieilli et s'y ajoutent la privation d'accès à l'eau et la dégradation des terres. Le bétail meurt, les oliviers sont déracinés par les colons, tandis que toute la région subit un réchauffement presque deux fois plus rapide que la moyenne mondiale.

Farah Al Hattab ajoute : "les systèmes et installations de gestion des égouts, des eaux usées et des déchets solides se sont effondrés. Des milliers de tonnes de déchets solides s'accumulent dans des décharges informelles à travers la bande de Gaza et les eaux usées non traitées se déversent librement dans la mer". Aujourd'hui, presque tous les hôpitaux ont été systématiquement détruits et 2 millions de personnes sont menacées de mort de façon imminente. Selon la CNUCED, « il faudra des dizaines de milliards de dollars et plusieurs décennies pour réparer les destructions sans précédent à Gaza ». Ce qui ne ressuscitera pas les morts, hommes, femmes, enfants, combattant-es, soignant-es, journalistes, etc., tou-tes devenu-es des cibles vivantes de l'armée israélienne, équipée par les États-Unis et par l'Europe.

Quel est le rapport avec le thème de cette rencontre ? D'abord, c'est bien la vie même qui est en jeu, celle des humains, celle de la nature, alors que le capitalisme est entré dans une phase de destruction accélérée, de répression et de militarisation pour se maintenir "quoi qu'il en coûte" face aux crises qu'il engendre. Ensuite, c'est notre capacité à intervenir dans cette histoire qui est en question. Aujourd'hui, l'utilité et la pertinence d'une théorie se mesure à cet événement et à cette histoire, qui a pour nom Palestine, qui concentre toutes les dimensions de la crise en cours. Or c'est justement cette combinaison que le marxisme s'est toujours donné pour objet et qui fait son originalité par rapport à d'autres approches.

Dans un petit livre puissant qui porte sur ces questions, intitulé *Pour la Palestine comme pour la Terre*, Andreas Malm développe cette analyse. Son livre s'ouvre sur les années 1840 et traite du tournant provoqué par l'utilisation de bateaux à vapeur par l'armée britannique lors de sa conquête impérialiste du Proche-Orient, qui s'accompagne des premiers massacres de la population palestinienne. Or cette époque est aussi celle des premières œuvres de Marx, rédigées dans un contexte tout autre, mais qui portent elles aussi sur l'expansion du capitalisme et sur le nouveau rapport aux êtres humains et à la nature que ce dernier instaure.

Je voudrais le montrer, en me focalisant sur Marx et sur quelques étapes de sa réflexion qui proposent des approches encore fécondes en dépit de leur caractère nécessairement daté. Une remarque préliminaire

s'impose ici : concernant l'écologie, pourquoi parler de Marx et pas des marxistes ultérieurs, alors qu'il ne sait rien, bien évidemment, de l'état de la planète à l'heure où je parle ? Faute de temps bien sûr, mais aussi parce que Marx a proposé une matrice théorique et stratégique qui reste profondément pertinente pour aborder le présent sous le double angle de la compréhension de son fonctionnement, de ses contradictions et des luttes qui se développent au cœur de ces contradictions. Et c'est ce point que je voudrais souligner : comment fédérer les différents secteurs de lutte les plus actifs et féconds aujourd'hui, sans abolir leur autonomie mais sans se satisfaire de leurs divergences et de leur spécialisation parfois étanche aux autres préoccupations ? Écologie, féminisme, antiracisme et anticapitalisme sont des hauts lieux de la potentielle fracturation de la logique capitaliste.

I. La nature, "corps non organique" de l'être humain

Ce premier point concerne la façon dont Marx pense la nature, non comme chose en soi, indépendante de nous, mais pas non plus comme un ensemble de ressources à notre disposition. C'est ce dont on l'accuse encore souvent : on lui reproche d'être productiviste, de faire l'apologie sans nuance du développement de la domination de la nature. Certains textes des années 1850 prètent en effet le flanc à cette critique, surtout lorsqu'ils sont séparés de leur contexte, mais sa démarche d'ensemble va s'orienter toujours plus nettement vers la prise en compte de la destruction de la nature provoquée par le capitalisme.

Dès ses textes de jeunesse, il propose une approche qu'il n'abandonnera plus ensuite. La nature n'est pas une chose située en face à nous, mais nous sommes notre rapport à la nature. Rapport social bien sûr, ce qui ne signifie pas que la nature soit elle-même une réalité sociale, construite par notre activité ou par notre regard sur elle : nous sommes des êtres issus de l'histoire du vivant, qui transforment en retour cette nature à laquelle nous appartenons. Et ces processus parfaitement objectifs et matériels ne s'arrêtent pas là, puisque cette nature transformée interagit en retour avec nous et c'est bien ce qui caractérise le désastre écologique en cours : un monde naturel dévasté, qui met en péril la vie humaine elle-même.

Quand Marx aborde la question de la nature, en 1844, la menace écologique n'est pas aussi pressante ni évidente qu'aujourd'hui. Il comprendra plus tard seulement l'ampleur du problème. Mais il met déjà au cœur de sa réflexion sociale et politique cette question, à l'aide d'un concept qui peut sembler un peu étrange au premier abord : la nature est le "corps non organique de l'homme" dit-il. Non-organique ne veut pas dire non vivant, mais prolongement de notre corps propre, de nos organes propres, indispensable à notre existence tout en étant autre que nous. La nature est à la fois différente de nous et indissociable et c'est cette dimension dialectique et matérialiste qui fait l'originalité de Marx, dans tous les domaines.

Mais d'entrée de jeu, son propos est politique et c'est aussi ce qui fait son originalité. Or le rapport à la nature est le lieu de la transformation humaine de la nature mais aussi l'objet d'une appropriation et le lieu de conflits sociaux entre ceux qui s'approprient la terre et ses richesses et ceux qui produisent les richesses en question. En 1844, il s'arrête sur la propriété foncière à l'époque médiévale, qui autorise l'exploitation des paysans réduits en servage et il s'intéresse à la façon dont le capitalisme va modifier ces relations en accroissant son emprise sur la nature et sur le travail humain. Marx écrit même : "il est intolérable que

toutes les créatures aient été transformées en propriétés : les poissons dans l'eau, les oiseaux dans l'air, les plantes dans la terre... Toutes les choses vivantes doivent également se libérer".

D'une façon générale, le capitalisme instaure une scission entre les producteurs et leurs moyens de production mais aussi avec la nature, réduite à un stock supposé passif et inépuisable de ressources disponibles, indépendamment de leur capacité à se régénérer ou non, et indépendamment des interactions entre l'humanité et cette nature transformée. Les enjeux de cette approche sont politiques : il ne s'agit pas seulement de comprendre cette scission comme indissociable de l'exploitation de classe, mais d'envisager sa suppression, la perspective communiste constituant l'horizon permanent de ces analyses. Ainsi se construit très tôt chez Marx ce qui sera sa question centrale : comment définir un rapport non aliénant, émancipateur, à la nature en tant que condition et but d'un dépassement du capitalisme ? La perspective qui se dessine alors est celle d'une relation réfléchie et maîtrisée à la nature et à notre propre histoire, par opposition à un capitalisme incapable de prendre en compte des limites qui ne sont pour lui que des obstacles à sa frénésie d'accumulation.

II. La rupture métabolique

A partir de la fin des années 1850, Marx entreprend la rédaction du *Capital*. Dans ses textes préparatoires, il déploie une critique de l'économie politique analysant les rapports sociaux capitalistes. Toute richesse ayant pour origine la nature et le travail humain, souligne Marx, les questions de la production et de la reproduction englobent l'ensemble de la vie sociale, mais aussi la façon dont les hommes interagissent avec une nature transformée par leur propre activité et qui modifie en retour, en permanence, leurs conditions matérielles et sociales d'existence.

Marx entend aborder ce processus comme une dialectique historique complexe : nature et humanité forment une unité différenciée, que les contradictions du capitalisme conduisent progressivement jusqu'à la "rupture métabolique", qui menace à terme toute vie naturelle et sociale. De ce point de vue, c'est bien dans le prolongement des analyses de 1844 qu'en faisant de la nature le "corps non organique" de l'être humain, il en vient à considérer le monde naturel, non comme stock de ressources disponibles, ni même comme simple condition extérieure, mais comme relation vivante et constitutive de l'humanité sociale, comme présupposition, c'est-à-dire une condition mais une condition intérieure et non pas externe, sans cesse modifiée par ce devenir commun.

Dans le même temps, Marx mesure mieux à quel point l'annexion des richesses naturelles se combine à la colonisation comme condition d'émergence du capitalisme, qui ajoute à l'exploitation salariale reposant sur l'extorsion du surtravail non payé, le recours à des ressources gratuites via l'expropriation, l'esclavage et le pillage dans les pays colonisés. Il découvre à quel point la "vie" du capital, ou plutôt sa perpétuation comme rapport d'exploitation, a pour condition l'épuisement de la nature et du travail vivant.

A partir des années 1860, l'évolution de Marx concernant le pillage capitaliste de la nature et les sociétés non-occidentales est considérable et il est frappant que ces deux évolutions soient synchrones : il cesse alors de prêter au capitalisme une mission progressiste, celle de développer les forces productives, il

dénonce sans équivoque les crimes du colonialisme dont il mesure alors tout l'étendue, mais aussi l'ampleur de l'aliénation subie par les travailleurs du Nord.

La conséquence de ce pillage est une destruction croissante de ce qui est pourtant la source de toute richesse, et donc une auto-destruction, à travers des crises successives et toujours plus graves. C'est pourquoi le capitalisme n'est pas viable : Marx le décrit comme un vampire, qui n'existe qu'en se greffant sur une vie autre que la sienne, qui lui permet de se perpétuer mais, que par la même occasion, il détruit. Mais cette trajectoire destructrice ne porte en elle-même aucune promesse de dépassement et d'émancipation, mais plutôt de barbarie avancée. Et Gaza est le nom de cette barbarie fondamentale, son condensé, sa préfiguration.

Pour sa part, Marx corrige le *Manifeste du parti communiste*, qui annonçait l'homogénéisation progressive du monde capitaliste. Le processus à l'œuvre dans les colonies, combinant les modes de production, s'articule à celui qui prévaut au centre du monde capitaliste tout en clivant les opprimé-es : esclavage, pillage et salariat œuvrent de concert à la production et à la reproduction des rapports sociaux dominants ainsi qu'à celle de la force de travail individuelle, engendrant inégalités, dominations et sous-dominations racialisées et genrées. Elles contribuent économiquement, mais aussi socialement et politiquement à la perpétuation et à l'expansion de cette logique folle de "valorisation de la valeur", la course au profit étant liée à ses conditions matérielles -naturelles et sociales- mais indifférente à leur perpétuation. Autrement dit, le capitalisme maintient d'autres formes d'exploitation que la sienne, sur les femmes par exemple, qui à côté ou en plus du salariat subissent une oppression patriarcale dont les origines sont antérieures au capitalisme mais qui s'y combine parfaitement.

Marx élabore à cette occasion les moyens conceptuels de l'analyse de cette articulation des formes de la production et de la reproduction, même s'il ne la développe que de façon partielle : le capitalisme, en généralisant le salariat, sépare les travailleurs de leurs moyens de production mais aussi, très largement, de leurs moyens de reproduction, en les rendant dépendants du marché pour leur subsistance, transformée en marchandises. La reproduction sociale, condition de la production (car il faut produire et reproduire la force de travail humaine en l'engendrant, l'élevant, la nourrissant, la soignant, etc., toutes tâches très majoritairement imposées aux femmes) se trouve déléguée à des formes non capitalistes et non marchandes, ce qui ne signifie pas qu'elles soient pour autant émancipatrices. Il existe donc des travailleurs qui restent indépendants du marché en continuant à produire leur nourriture et leurs diverses conditions de vie de façon autonome, dans le cadre de rapports sociaux hybrides, incluant les diverses formes d'économie domestique.

Si cette autonomie diminue le capital variable mobilisé (le capital variable est consacré au paiement des salaires) et donc fait baisser la valeur de la force de travail, elle peut aussi soutenir des formes de résistance à l'intégration de la reproduction et de la vie sociale au capitalisme, en maintenant des secteurs d'activité indépendants. Mais la condition de cette contre-tendance est la politisation consciente de ces virtualités, leur transformation en motifs de luttes collectives et d'alternatives au capitalisme. Il faut ajouter que Marx ne mène cette analyse qu'au niveau de la structure familiale, laissant dans l'ombre la prise en charge

inégalitaire du travail domestique de reproduction sociale, assuré par les femmes (même s'il prête par ailleurs grande attention à leur intégration au prolétariat industriel).

Du côté du capitalisme, l'indifférence aux questions de la reproduction qui est frappante. Pour le dire mieux, les capitalistes pillent les richesses, se préoccupent de la reproduction de leur pouvoir social, mais pas de la reproduction des conditions vivantes dont il a pourtant besoin. Marx dit dans le *Capital* qu'il épuise les deux seules sources de la richesse, la nature et le travail, qui ont en commun d'être vivants et de devoir se renouveler, à condition de pouvoir le faire. Le paradoxe est que le capitalisme est un mode de production non soutenable et qui pourtant parvient à se reproduire en colonisant et en épuisant des formes sociales autres ainsi que la nature. Les conditions non capitalistes de sa reproduction ne lui procurent en tant que telles aucun profit et reposent sur l'activité gratuite des individus : colonisé-es, femmes, nature ainsi que toutes les richesses gratuites que le capital accapare.

La destruction des services publics peut se comprendre dans ce cadre : ou bien ils sont marchandisés et donc détruits et privatisés, ou bien les tâches qu'ils assuraient se trouvent reportées sur le travail gratuit, en particulier celui des femmes (qui doivent s'occuper des jeunes enfants parce qu'il n'y a plus de crèche, des personnes âgées ou malades, etc., en plus de leur métier). Cet abandon coexiste donc sans contradiction avec la tendance à marchandiser en partie ces activités pour en tirer du profit (par exemple les services à la personne, le marché des droits à polluer, etc.). Au total, d'une façon général, le capitalisme sépare ce qui concerne sa propre reproduction et la reproduction des conditions vivantes, de façon destructrice mais aussi absurde : ces conditions vivantes sont les conditions de sa propre existence.

Capitaliste ou non, toutes les formes sociales humaines engagent une relation étroite avec la nature, que Marx qualifie de "métabolique". Seul le capitalisme a, selon lui, provoqué une "rupture métabolique" sans précédent, qu'il aggrave sans cesse. C'est en étudiant l'agronomie et la question de l'appauvrissement des sols provoquée de façon irréversible par l'agriculture capitaliste, que Marx en vient à cette conclusion. Dans le cadre de l'agriculture capitaliste, la "solution" aggrave le mal : les engrais font partie du problème, en détruisant d'autres écosystèmes et en polluant. Dès ses années de jeunesse, il avait noté l'opposition entre ville et campagne : cette opposition se traduit par l'absence de retour à la terre des nutriments locaux, sous la forme de déjections animales et humaines, qui à Londres, comme dans toutes les grandes villes, viennent polluer les fleuves.

Au 19e, la solution provisoire, et en réalité catastrophique, face à cette rupture des équilibres naturels, sera l'exploitation du guano. Ces déjections d'oiseaux, à forte teneur en azote et en phosphore, disponibles en grande quantité dans des îles péruviennes, vont faire l'objet d'une exploitation soudaine et massive. Cet épisode est un cas d'école, illustrant parfaitement l'intrication des logiques capitalistes les plus mortifères : la destruction des colonies d'oiseaux marins s'accompagna d'exactions coloniales et de crimes, réduisant en esclavage puis annihilant la population indigène de l'île de Pâques.

Cette appropriation impérialiste, les conflits mondiaux qu'elle occasionna et la combinaison entre esclavagisme et capitalisme vont conduire Marx à corriger et à préciser certaines analyses passées : à partir de cette époque, et au moment où il découvre l'ampleur des méfaits de la colonisation, Marx cesse à tout jamais de parler de "l'influence civilisatrice du capital" pour souligner à l'inverse sa barbarie profonde. A

partir de là et plus largement, Marx va entreprendre de montrer que la dynamique du capital, qui pille la vie et la mime, n'en acquiert pas pour autant ses capacités d'autoreproduction mais, qu'à l'inverse, elle en opère la destruction croissante.

III. Stratégie

C'est en ce point que la question devient politique ou plutôt potentiellement politique : toutes ces ressources pillées échappent, en partie au moins à la logique capitaliste, qui se greffe sur elles et les épuise. Elles ne sont pas produites comme des marchandises mais transformées en marchandises. Et c'est le cas de la force de travail humaine. Elles peuvent donc devenir des lieux de résistance, à condition de donner naissance à des mobilisations qui touchent au cœur de la logique capitaliste, c'est-à-dire de son accaparement destructeur du monde et en particulier des processus vivants.

Cette politisation implique la formation de sujets conscients et la construction d'un sujet collectif, d'une force unitaire se donnant pour but l'abolition du capitalisme et l'extension des secteurs non marchands, services publics inclus. Ce qui exclut que la nature ou le monde inerte soient considérés comme des agents, ce que prétendent pourtant Bruno Latour et Philippe Descola, en plaçant le débat sur le terrain strictement juridique : accorder des droits au vivant serait à leurs yeux la solution. Or l'urgence est surtout de fédérer les différentes luttes existantes, humaines par définition, sans les subordonner les unes aux autres, sans les réduire ni porter atteinte à leur autonomie.

Sur ce plan, ni Marx ni le marxisme ne peuvent fournir de solution clé en main. Mais ce type d'analyse offre des pistes, qui peuvent aider à surmonter l'éclatement présent des luttes (voire des organisations de la gauche, mais c'est une autre affaire). Ma première remarque est l'articulation se situe d'abord du côté des oppressions, qui se combinent puissamment les unes aux autres : nos luttes convergent moins que les dominations... Et comprendre cette articulation des dominations est une des conditions nécessaires pour les affronter. Marx comprend mieux l'articulation en question lorsqu'il commence à étudier, à la fin des années 1850, les sociétés coloniales, où se combinent toutes les dimensions du capitalisme, y compris le pillage des ressources naturelles et leur destruction, y compris l'extermination des populations. Comme en Palestine aujourd'hui.

D'une part, il note que le perfectionnement des forces productives capitalistes et leur mécanisation, loin d'alléger le travail, apparaît comme le moyen de l'exploitation renforcée et élargie des travailleurs individuels. D'autre part, exploitation du travail et pillage de la nature se présentent comme inséparables de formes coloniales (et genrées) de domination qui oppose des fractions du prolétariat à d'autres. Ce qui suppose que la riposte sache elle aussi articuler ces dimensions. La formule est connue : sans la lutte de classe, l'écologie n'est que du jardinage et le féminisme du développement personnel...

Bien entendu, Marx n'a pas formulé les choses ainsi, mais son analyse du capitalisme en tant que totalité contradictoire et différenciée, œuvrant toujours à la fois à la production et à sa propre reproduction, propageant et multipliant les inégalités et les rapports de concurrence entre régions, nations, groupes sociaux et individus, ouvre la voie à une analyse reliant dialectiquement et stratégiquement rapports d'exploitation et de domination.

C'est pourquoi ne pas perdre de vue le travail est essentiel : si de nombreux analystes, au-delà même des rangs du marxisme, notent sa dimension mortifère inédite du capitalisme contemporain, la question de la reproduction des rapports capitalistes est souvent séparée de la question de la reproduction sociale, elle-même opposée au domaine de la production et de l'exploitation. Or la reproduction vivante la plus importante pour le capitalisme et la plus menacée par lui, est celle de la force de travail.

La force de travail, au sens de Marx, ce sont les humains eux-mêmes. Pour les capitalistes, ils ne sont que des moyens pour produire et accumuler du capital. La contradiction est ici gigantesque. Les humains, comme la nature, ne sont pas produits comme des marchandises ni pour être des marchandises, et leur réduction à ce rôle entre en contradiction avec leur réalité profonde. C'est pourquoi nous vivons toutes et tous, comme contradiction vive, la confrontation entre nos conditions de travail et nos aspirations. Le capital nous vole notre temps de vie, comme l'avait dit Marx, et le temps est "le champ du développement humain" ajoutait-il. La politique, la mobilisation peut naître là, dans cette contradiction.

C'est pourquoi, sous l'angle stratégique et politique que Marx ne perd jamais de vue, il considérerait comme cruciale les revendications pour la diminution du temps de travail, qui concerne directement nos vies mais aussi la logique capitaliste d'extorsion du surtravail. Revendication syndicale et politique, la réduction du temps de travail est un combat crucial, qui recroise toutes les autres mobilisations.

Aujourd'hui, il s'agit donc plus que jamais de relier les luttes écologistes et féministes aux combats du salariat sans opposer ces mobilisations les unes aux autres. La question est pour nous devenue la suivante : comment opposer à cette logique mortifère de crises aggravées, qui se multiplient les unes par les autres, non pas des luttes isolées, mais des résistances, aussi autonomes et articulées que les différentes dimensions d'une formation capitaliste ?

Face à l'irrationalité foncière de la régulation par le marché, face à la destruction généralisée engendrée par le capitalisme, il s'agit de mettre sur pied ce qu'il nomme une "production socialisée", substituant à la logique aveugle du marché une logique sociale, démocratique, se donnant pour fin la satisfaction de besoins humains, eux-mêmes constamment et collectivement redéfinis, et non l'accumulation capitaliste. A partir des analyses qui précèdent, on peut formuler quelques hypothèses situées sur le terrain stratégique contemporain, qui resteront forcément général : les concrétiser est l'affaire des collectifs en lutte.

Néanmoins, on peut dire qu'affronter le "capitalisme du désastre" pour reprendre l'expression de Naomi Klein, implique d'articuler comme celui-ci sait le faire toutes les dimensions de la vie individuelle et sociale. C'est pourquoi sectoriser et isoler les nombreuses luttes existantes, situées sur le terrain reproductif, ou les dissocier du combat mené contre l'exploitation de classe est une impasse : c'est bien au cœur de "l'ancre secrète de la production" qui est aussi celui de la reproduction qu'il faut installer la question communiste contemporaine. C'est même très exactement à leur point d'intersection que naissent des mobilisations dont l'autonomie est aussi nécessaire que la combinaison fédérative.

Cette logique de captation privative des richesses collectivement produites conduit au détournement capitaliste de toute activité sociale, domestique, intellectuelle, créative, etc. Elle métamorphose ces sources vives en productions réifiées et marchandisées, qui alimentent en retour les crises et la destruction de la planète. Mais c'est aussi le cas de la nature et en particulier du vivant, désormais annexé en profondeur par

des formes invasives d'appropriation. C'est ainsi que le mode de production capitaliste en crise terminale, animé par son insatiable frénésie de "valorisation de la valeur", en vient à asphyxier toute vie dans ses circuits, qu'elle soit naturelle ou humaine.

Le vivant, en contradiction ouverte avec cette logique capitaliste, qui est aveugle à ses conditions mais aussi à ses effets, se caractérise par sa capacité à l'autorégulation en lien avec son environnement : à sa façon, une société viable devra savoir inventer ses propres formes d'auto-organisation réfléchies au lieu de greffer ses logiques de prédation sur une vitalité qu'elle épuise.

C'est pourquoi construire une forme sociale viable, c'est-à-dire assurant la reproduction durable dans le temps de ses propres conditions, n'épuisant ni la nature ni la force de travail, ne peut être que le résultat d'une révolution sociale de longue haleine, marquée par des ruptures successives et orientée par ce projet. Elle ne peut être conduite que par celles et ceux qui le portent en raison même de l'exploitation et des dominations qu'ils et elles combattent, l'écrasante majorité donc, dans le cadre d'un capitalisme par définition impérialiste, racial et patriarcal.

Une telle stratégie reste à concrétiser dans des circonstances qui sont à chaque fois singulières, mais ses buts sont clairs : il s'agit de restituer aux individus sociaux les conditions et les finalités de leur activité, en inventant des rapports sociaux inédits. Il s'agit pour l'humanité de parvenir à se réapproprier ses propres forces productives, retournées contre elle en puissances destructrices. Pour Marx, c'est en ce point précis que le capitalisme engendre les conditions de sa propre abolition, ouvrant la voie à un développement non productiviste des forces productives, qui vise "l'universalité de l'individu non pas comme universalité pensée ou imaginaire, mais comme universalité de ses relations réelles et idéelles. D'où encore la compréhension de sa propre histoire comme d'un procès et la savoir que la nature (présente aussi comme puissance pratique au-dessus de lui) est son corps réel". Et cette abolition n'est rien moins qu'une révolution, dont les formes propres au 21ème siècle sont d'urgence à réinventer.